

Extraits de *Choses vues* de V. Hugo (1887-1900)

Extrait 1

Hier, 22 février, j'allais à la Chambre des pairs. Il faisait beau et très froid, malgré le soleil et midi. Je vis venir rue de Tournon un homme que deux soldats emmenaient. Cet homme était blond, pâle, maigre, hagard ; trente ans à peu près, un pantalon de grosse toile, les pieds nus et écorchés dans des sabots avec des linges sanglants roulés autour des chevilles pour tenir lieu de bas ; une blouse courte et souillée de boue derrière le dos, ce qui indiquait qu'il couchait habituellement sur le pavé, la tête nue et hérissée. Il avait sous le bras un pain. Le peuple disait autour de lui qu'il avait volé ce pain et que c'était à cause de cela qu'on l'emmenait. En passant devant la caserne de gendarmerie, un des soldats y entra et l'homme resta à la porte, gardé par l'autre soldat.

Une voiture était arrêtée devant la porte de la caserne. C'était une berline armoriée portant aux lanternes une couronne ducal, attelée de deux chevaux gris, deux laquais en guêtres derrière. Les glaces étaient levées mais on distinguait l'intérieur tapissé de damas bouton d'or. Le regard de l'homme fixé sur cette voiture attira le mien. Il y avait dans la voiture une femme en chapeau rose, en robe de velours noir, fraîche, blanche, belle, éblouissante, qui riait et jouait avec un charmant petit enfant de seize mois enfoui sous les rubans, les dentelles et les fourrures.

Cette femme ne voyait pas l'homme terrible qui la regardait.

Je demeurai pensif.

Cet homme n'était plus pour moi un homme, c'était le spectre de la misère, c'était l'apparition brusque, difforme, lugubre, en plein jour, en plein soleil, d'une révolution encore plongée dans les ténèbres mais qui vient. Autrefois le pauvre coudoyait le riche, ce spectre rencontrait cette gloire ; mais on ne se regardait pas. On passait. Cela pouvait durer ainsi longtemps. Du moment où cet homme s'aperçoit que cette femme existe tandis que cette femme ne s'aperçoit pas que cet homme est là, la catastrophe est inévitable.

Extrait 2

Tout à l'heure un homme est entré, en haillons, le visage hâlé, les cheveux grisonnants, des souliers troués, une mauvaise casquette. Il m'a dit : – Vous devriez bien empêcher qu'on ne me fasse de la peine. Ah ça, vous notre représentant, dites-moi ça, pourquoi est-ce qu'on ne veut pas que je gagne ma vie ? Pourquoi est-ce qu'on me chasse d'ici ? J'arrive de France, de Paris, où on m'a chassé, et voilà qu'on me chasse encore de Bruxelles ! À Paris, je gagnais ma vie. Je suis serrurier mécanicien, j'ai quatre petits enfants, je forgeais, je faisais un écrou dans ma journée, je sais manier le fer, ma femme faisait des ménages, le ménage de M. Crochart qui n'est pas riche, mais qui est régisseur d'un homme qui est riche, mon petit, l'aîné, qui est haut comme ça, cassait du coke avec un marteau, il n'était pas si gros que le marteau, il n'y a pas de danger. Eh bien ! l'homme gagnait, la femme gagnait, le petit gagnait, ça allait ! Ces derniers temps, M. Monnin-Japy, le maire du VI^e, est venu et m'a dit : – Mon garçon, tu es belge et tu n'es pas français. Et puis, vois-tu, les conseils de guerre ne sont pas contents de toi. Il faut t'en aller. – Je m'en suis allé. Je suis né à Tournai, mais j'aurai quarante ans le 25 juin et il y a trente-neuf ans que j'étais à Paris. C'est-il être belge ça ? Je suis enfant naturel, j'ai été mis par terre à neuf mois par papa et maman dans le bureau Sainte-Apolline, va comme je te pousse, on m'a élevé par charité dans un pays entre Amiens et Montdidier, je suis devenu serrurier, c'est-il être belge ça ? Si bien que je suis venu ici, ici on m'a dit : – Mon garçon, tu es français, tu n'es pas belge, va-t'en. – Ah ça ! mettez-moi belge, mettez-moi français, mais mettez-moi quelque chose. Il faut bien que je sois d'un pays. Je n'ai pas besoin d'être électeur, je suis ouvrier de fer, mais je veux être d'un pays. J'avais trouvé de l'ouvrage, mon représentant, j'étais allé à la

porte de Cologne, à la porte de Schaerbeek, à la porte de Ninove ; on m'avait embauché pour travailler. Et puis voilà qu'on me fait venir à l'hôtel de ville et qu'on me dit : Va-t'en ! Et mes petits enfants ! il faut donc que je les emporte sur mon dos ? Je n'ai pas le sou, moi, je n'ai que mes mains, il y a des gens qui sont heureux, qui ont de ce qui se glisse, qui n'ont pas peur de manquer, moi je n'ai rien du tout que mes quatre petits ! Ces gens de la police, je leur ai dit : – Pourquoi m'avez-vous donné un passeport pour rester en Belgique ? Rendez-moi mes huit francs au moins ! – Ah bien oui ! pas de danger. À présent, me voilà. Depuis deux jours je n'ai pas mangé, et mes petits enfants non plus, et il faut que j'aille en Angleterre ! Sans un pantalon qu'on m'a donné, je serais tout nu. Vous me feriez bien plaisir de me dire si j'ai fait du mal à quelqu'un !

Extrait 3

Bruxelles – Mai 1852

L'autre dimanche, je me promenais avec quelques amis dans le bois de la Cambre. Nous étions en calèche. Il y avait quelques femmes parées et jolies dans la voiture. C'était par un beau soleil ; les fleurs de mai étincelaient dans l'herbe. L'ombre des feuilles couvrait la terre de toutes sortes de guipures noires. Les femmes causaient et riaient. Au tournant d'une route quelques hommes déguenillés, têtes nues, pieds nus, étaient assis sur un talus. Un d'eux se leva, montra du doigt la calèche, et comme nous passions, je l'entendis qui disait aux autres : Voilà les dieux ; nous, nous sommes en enfer.

Extrait du *Spleen de Paris* de C. Baudelaire (1869)

Le joujou du pauvre

Je veux donner l'idée d'un divertissement innocent. Il y a si peu d'amusements qui ne soient pas coupables ! Quand vous sortirez le matin avec l'intention décidée de flâner sur les grandes routes, remplissez vos poches de petites inventions à un sol, – telles que le polichinelle plat mû par un seul fil, les forgerons qui battent l'enclume, le cavalier et son cheval, dont la queue est un sifflet, – et le long des cabarets, au pied des arbres, faites-en hommage aux enfants inconnus et pauvres que vous rencontrerez. Vous verrez leurs yeux s'agrandir démesurément. D'abord ils n'oseront pas prendre ; ils douteront de leur bonheur ; puis leurs mains agripperont vivement le cadeau, et ils s'enfuiront comme font les chats qui vont manger loin de vous le morceau que vous leur avez donné, ayant appris à se défier de l'homme.

Sur une route, derrière la grille d'un vaste jardin, au bout duquel apparaissait la blancheur d'un joli château frappé par le soleil, se tenait un enfant beau et frais, habillé de ces vêtements de campagne si pleins de coquetterie.

Le luxe, l'insouciance et le spectacle habituel de la richesse, rendent ces enfants-là si jolis qu'on les croirait faits d'une autre pâte que les enfants de la médiocrité ou de la pauvreté.

À côté de lui, gisait sur l'herbe un joujou splendide, aussi frais que son maître, verni, doré, vêtu d'une robe pourpre, et couvert de plumets et de verroteries. Mais l'enfant ne s'occupait pas de son joujou préféré, et voici ce qu'il regardait :

De l'autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait un autre enfant, sale, chétif, fuligineux, un de ces marmots-parias dont un œil impartial découvrirait la beauté, si comme

l'œil du connaisseur devine une peinture idéale sous un vernis de carrossier⁶, il le nettoyait de la répugnante patine de la misère.

À travers ces barreaux symboliques séparant deux mondes, la grande route et le château, l'enfant pauvre montrait à l'enfant riche son propre joujou, que celui-ci examinait avidement comme un objet rare et inconnu. Or, ce joujou, que le petit souillon agaçait, agitait et secouait dans une boîte grillée, c'était un rat vivant ! Les parents, par économie sans doute, avaient tiré le joujou de la vie elle-même.

Et les deux enfants se riaient l'un à l'autre fraternellement, avec des dents d'une égale blancheur.

Extrait du *Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau (1900)

La lecture terminée, Joseph a bien voulu m'exposer ses opinions politiques... Il est las de la République qui le ruine et qui le déshonore... Il veut un sabre...

– Tant que nous n'aurons pas un sabre – et bien rouge – il n'y a rien de fait... dit-il.

Il est pour la religion... parce que... enfin... voilà... il est pour la religion...

– Tant que la religion n'aura pas été restaurée en France comme autrefois... tant qu'on n'obligera pas tout le monde, à aller à la messe et à confesse... il n'y a rien de fait, nom de Dieu !...

Il a accroché dans sa sellerie, les portraits du pape et de Drumont ; dans sa chambre, celui de Déroulède ; dans la petite pièce aux graines, ceux de Guérin et du général Mercier... de rudes lapins... des patriotes... des Français, quoi !... Précieusement, il collectionne toutes les chansons antijuives, tous les portraits en couleur des généraux, toutes les caricatures de « bouts coupés ». Car Joseph est violemment antisémite... Il fait partie de toutes les associations religieuses, militaristes et patriotiques du département. Il est membre de la Jeunesse antisémite de Rouen, membre de la vieillesse antijuive de Louviers, membre encore d'une infinité de groupes et de sous-groupes, comme Le Gourdin national, le Tocsin normand, les Bayados du Vexin... etc... Quand il parle des juifs, ses yeux ont des lueurs sinistres, ses gestes, des férocités sanguinaires... Et il ne va jamais en ville sans une matraque :

– Tant qu'il restera un juif en France... il n'y a rien de fait...

Et il ajoute :

– Ah, si j'étais à Paris, bon Dieu !... J'en tuerais... j'en brûlerais... j'en étriperais de ces maudits youpins !... Il n'y a pas de danger, les traîtres, qu'ils soient venus s'établir au Mesnil-Roy... Ils savent bien ce qu'ils font, allez, les vendus !...

Il englobe, dans une même haine, protestants, francs-maçons, libres-penseurs, tous les brigands qui ne mettent jamais le pied à l'église, et qui ne sont, d'ailleurs, que des juifs déguisés... Mais il n'est pas clérical, il est pour la religion, voilà tout...

Quant à l'ignoble Dreyfus, il ne faudrait pas qu'il s'avisât de rentrer de l'île du Diable, en France... Ah ! non... Et pour ce qui est de l'immonde Zola, Joseph l'engage fort à ne point venir à Louviers, comme le bruit en court, pour y donner une conférence... Son affaire serait claire, et c'est Joseph qui s'en charge... Ce misérable traître de Zola qui, pour six cent mille francs, a livré toute l'armée française et aussi toute l'armée russe, aux Allemands et aux Anglais !... Et ça n'est pas une blague... un potin... une parole en l'air : non, Joseph en est sûr... Joseph le tient du sacristain, qui le tient du curé, qui le tient de l'évêque, qui le tient du pape... qui le tient de Drumont... Ah ! les juifs peuvent visiter le Prieuré... Ils trouveront, écrits par Joseph, à la cave, au grenier, à l'écurie, à la remise, sous la doublure des harnais, jusque sur les manches des balais, partout, ces mots : « Vive l'armée !... Mort aux juifs ! »

Marianne approuve, de temps en temps, par des mouvements de tête, des gestes silencieux, ces discours violents... Elle aussi, sans doute, la République la ruine et la déshonore... Elle aussi est pour le sabre, pour les curés et contre les juifs... dont elle ne sait rien d'ailleurs, sinon qu'il leur manque quelque chose, quelque part.

Et moi aussi, bien sûr, je suis pour l'armée, pour la patrie, pour la religion et contre les juifs... Qui donc, parmi nous, les gens de maison, du plus petit au plus grand, ne professe pas ces chouettes doctrines?... On peut dire tout ce qu'on voudra des domestiques... ils ont bien des défauts, c'est possible... mais ce qu'on ne peut pas leur refuser, c'est d'être patriotes... Ainsi, moi, la politique, ce n'est pas mon genre et elle m'assomme... Eh bien, huit jours avant de partir pour ici, j'ai carrément refusé de servir, comme femme de chambre, chez Labori... Et toutes les camarades qui, ce jour-là, étaient au bureau, ont refusé aussi :

– Chez ce salaud-là?... Ah ! non alors ! Ça, jamais !...

Pourtant, lorsque je m'interroge sérieusement, je ne sais pas pourquoi je suis contre les juifs, car j'ai servi chez eux, autrefois, du temps où on pouvait le faire encore avec dignité... Au fond, je trouve que les juives et les catholiques, c'est tout un... Elles sont aussi vicieuses, ont d'aussi sales caractères, d'aussi vilaines âmes les unes que les autres... Tout cela, voyez-vous, c'est le même monde, et la différence de religion n'y est pour rien... Peut-être, les juives font-elles plus de piaffe, plus d'esbrouffe... peut-être font-elles valoir davantage, l'argent qu'elles dépensent?... Malgré ce qu'on raconte de leur esprit d'administration et de leur avarice, je prétends qu'il n'est pas mauvais d'être dans ces maisons-là, où il y a encore plus de coulage que dans les maisons catholiques.

Mais Joseph ne veut rien entendre... Il m'a reproché d'être une patriote à la manque, une mauvaise Française, et, sur des prophéties de massacres, sur une sanglante évocation de crânes fracassés et de tripes à l'air, il est parti se coucher.

Aussitôt, Marianne a retiré du buffet la bouteille d'eau-de-vie. Nous avons besoin de nous remettre, et nous avons parlé d'autre chose... Marianne, de jour en jour plus confiante, m'a raconté son enfance, sa jeunesse difficile, et, comme quoi, étant petite bonne chez une marchande de tabac, à Caen, elle fut débauchée par un interne... un garçon tout fluet, tout mince, tout blond, et qui avait des yeux bleus et une barbe en pointe, courte et soyeuse... ah ! si soyeuse !... Elle devint enceinte, et la marchande de tabac qui couchait avec un tas de gens, avec tous les sous-officiers de la garnison, la chassa de chez elle... Si jeune, sur le pavé d'une grande ville, avec un gosse dans le ventre !... Ah ! elle en connut de la misère, son ami n'ayant pas d'argent... Et elle serait morte de faim, bien sûr, si l'interne ne lui avait enfin trouvé, à l'école de médecine, une drôle de place...

GUY DE MAUPASSANT

LA MÈRE AUX MONSTRES

Je me suis rappelé cette horrible histoire et cette horrible femme en voyant passer l'autre jour, sur une plage aimée des riches, une Parisienne connue, jeune, élégante, charmante, adorée et respectée de tous.

Mon histoire date de loin déjà, mais on n'oublie point ces choses.

5 J'avais été invité par un ami à demeurer quelque temps chez lui dans une petite ville de province. Pour me faire les honneurs du pays, il me promena de tous les côtés, me fit voir les paysages vantés, les châteaux, les industries, les ruines ; il me montra les monuments, les églises, les vieilles portes sculptées, des arbres de taille énorme ou de forme étrange, le chêne de saint André et l'if de Roqueboise.

10 Quand j'eus examiné avec des exclamations d'enthousiasme bienveillant toutes les curiosités de la contrée, mon ami me déclara avec un visage navré qu'il n'y avait plus rien à visiter. Je respirai. J'allais donc pouvoir me reposer un peu, à l'ombre des arbres. Mais tout à coup il poussa un cri :

« Ah, si ! Nous avons la mère aux monstres, il faut que je te la fasse connaître. »

Je demandai : « Qui ça ? La mère aux monstres ? »

15 Il reprit : « C'est une femme abominable, un vrai démon, un être qui met au jour chaque année, volontairement, des enfants difformes, hideux, effrayants, des monstres enfin, et qui les vend aux montreurs de phénomènes.

Ces affreux industriels viennent s'informer de temps en temps si elle a produit quelque avorton nouveau, et, quand le sujet leur plaît, ils l'enlèvent en payant une rente à la mère.

20 Elle a onze rejetons de cette nature. Elle est riche.

Tu crois que je plaisante, que j'invente, que j'exagère. Non, mon ami. Je ne te raconte que la vérité, l'exacte vérité.

Allons voir cette femme. Je te dirai ensuite comment elle est devenue une fabrique de monstres. »

Il m'emmena dans la banlieue.

25 Elle habitait une jolie petite maison sur le bord de la route. C'était gentil et bien entretenu. Le jardin plein de fleurs sentait bon. On eût dit la demeure d'un notaire retiré des affaires.

Une bonne nous fit entrer dans une sorte de petit salon campagnard, et la misérable parut.

Elle avait quarante ans environ. C'était une grande personne aux traits durs, mais bien faite, vigoureuse et saine, le vrai type de la paysanne robuste, demi-brute et demi-femme.

30 Elle savait la réprobation qui la frappait et ne semblait recevoir les gens qu'avec une humilité haineuse.

Elle demanda : « Qu'est-ce que désirent ces messieurs ? » Mon ami reprit : « On m'a dit que votre dernier enfant était fait comme tout le monde, qu'il ne ressemblait nullement à ses frères. J'ai voulu m'en assurer. Est-ce vrai ? » Elle jeta sur nous un regard sournois et furieux et répondit :

35 « Oh non ! Oh non ! mon pauvre monsieur. Il est peut-être encore plus laid que l'autre. J'ai pas de chance, pas de chance. Tous comme ça, mon brave monsieur, tous comme ça, c'est une désolation, ça s'peut-i que l'bon Dieu soit dur ainsi à une pauvre femme toute seule au monde, ça s'peut-i ? »

Elle parlait vite, les yeux baissés, d'un air hypocrite, pareille à une bête féroce qui a peur. Elle adoucissait le ton âpre de sa voix, et on s'étonnait que ces paroles larmoyantes et filées en fausset

40 sortissent de ce grand corps osseux, trop fort, aux angles grossiers, qui semblait fait pour les gestes véhéments et pour hurler à la façon des loups.

Mon ami demanda : « Nous voudrions voir votre petit. »

Elle me parut rougir. Peut-être me suis-je trompé ? Après quelques instants de silence, elle prononça d'une voix plus haute : « À quoi qu' ça vous servirait ? »

45 Et elle avait relevé la tête, nous dévisageant par coups d'œil brusques avec du feu dans le regard.

Mon compagnon reprit : « Pourquoi ne voulez-vous pas nous le faire voir ? Il y a bien des gens à qui vous le montrez. Vous savez de qui je parle ! »

50 Elle eut un sursaut, et lâchant sa voix, lâchant sa colère, elle cria : « C'est pour ça qu' vous êtes venus, dites ? Pour m'insulter, quoi ? Parce que mes enfants sont comme des bêtes, dites ? Vous ne le verrez pas, non, non, vous ne le verrez pas ; allez-vous-en, allez-vous-en. J' sais t'i c' que vous avez tous à m'agoniser comme ça ? »

Elle marchait vers nous, les mains sur les hanches. Au son brutal de sa voix, une sorte de gémissement ou plutôt un miaulement, un cri lamentable d'idiot partit de la pièce voisine. J'en frissonnai jusqu'aux moelles. Nous reculions devant elle.

55 Mon ami prononça d'un ton sévère : « Prenez garde, la Diable (on l'appelait la Diable dans le peuple , prenez) garde, un jour ou l'autre ça vous portera malheur. »

Elle se mit à trembler de fureur, agitant ses poings, bouleversée, hurlant : « Allez-vous-en ! Quoi donc qui me portera malheur ? Allez-vous-en ! tas de mécréants ! »

Elle allait nous sauter au visage. Nous nous sommes enfuis le cœur crispé.

60 Quand nous fûmes devant la porte, mon ami me demanda : « Eh bien ! Tu l'as vue ? Qu'en dis-tu ? »
Je répondis :

« Apprends-moi donc l'histoire de cette brute. »

Et voici ce qu'il me conta en revenant à pas lents sur la grand'route blanche, bordée de récoltes déjà mûres, qu'un vent léger, passant par souffles, faisait onduler comme une mer calme.

65 Cette fille était servante autrefois dans une ferme, vaillante, rangée et économe. On ne lui connaissait point d'amoureux, on ne lui soupçonnait point de faiblesse.

Elle commit une faute, comme elles font toutes, un soir de récolte, au milieu des gerbes fauchées, sous un ciel d'orage, alors que l'air immobile et pesant semble plein d'une chaleur de four, et trempe de sueur les corps bruns des gars et des filles.

70 Elle se sentit bientôt enceinte et fut torturée de honte et de peur. Voulant à tout prix cacher son malheur, elle se serrait le ventre violemment avec un système qu'elle avait inventé, corset de force, fait de planchettes et de cordes. Plus son flanc s'enflait sous l'effort de l'enfant grandissant, plus elle serrait l'instrument de torture, souffrant le martyr, mais courageuse à la douleur, toujours souriante et souple, sans laisser rien voir ou soupçonner. Elle estropia dans ses entrailles le petit être étreint
75 par l'affreuse machine ; elle le comprima, le déforma, en fit un monstre. Son crâne pressé s'allongea, jaillit en pointe avec deux gros yeux en dehors tout sortis du front. Les membres opprimés contre le corps poussèrent, tordus comme le bois des vignes, s'allongèrent démesurément, terminés par des doigts pareils à des pattes d'araignée.

Le torse demeura tout petit et rond comme une noix.

80 Elle accoucha en plein champ par un matin de printemps.

Quand les sarcleuses, accourues à son aide, virent la bête qui lui sortait du corps, elles s'enfuirent en poussant des cris. Et le bruit se répandit dans la contrée qu'elle avait mis au monde un démon. C'est depuis ce temps qu'on l'appelle « la Diable ».

85 Elle fut chassée de sa place. Elle vécut de charité et peut-être d'amour dans l'ombre, car elle était belle fille, et tous les hommes n'ont pas peur de l'enfer.

Elle éleva son monstre qu'elle haïssait d'ailleurs d'une haine sauvage et qu'elle eût étranglé peut-être, si le curé, prévoyant le crime, ne l'avait épouvantée par la menace de la justice.

90 Or, un jour, des montreurs de phénomènes qui passaient entendirent parler de l'avorton effrayant et demandèrent à le voir pour l'emmener s'il leur plaisait. Il leur plut, et ils versèrent à la mère cinq cents francs comptant. Elle, honteuse d'abord, refusait de laisser voir cette sorte d'animal ; mais quand elle découvrit qu'il valait de l'argent, qu'il excitait l'envie de ces gens, elle se mit à marchander, à discuter sou par sou, les allumant par les difformités de son enfant, haussant ses prix avec une ténacité de paysan.

95 Pour n'être pas volée, elle fit un papier avec eux. Et ils s'engagèrent à lui compter en outre quatre cents francs par an, comme s'ils eussent pris cette bête à leur service.

Ce gain inespéré affola la mère, et le désir ne la quitta plus d'enfanter un autre phénomène, pour se faire des rentes comme une bourgeoise.

Comme elle était féconde, elle réussit à son gré, et elle devint habile, paraît-il, à varier les formes de ses monstres selon les pressions qu'elle leur faisait subir pendant le temps de sa grossesse.

100 Elle en eut de longs et de courts, les uns pareils à des crabes, les autres semblables à des lézards. Plusieurs moururent ; elle fut désolée.

La justice essaya d'intervenir, mais on ne put rien prouver. On la laissa donc en paix fabriquer ses phénomènes.

105 Elle en possède en ce moment onze bien vivants, qui lui rapportent, bon an mal an, cinq à six mille francs. Un seul n'est pas encore placé, celui qu'elle n'a pas voulu nous montrer. Mais elle ne le gardera pas longtemps, car elle est connue aujourd'hui de tous les bateleurs du monde, qui viennent de temps en temps voir si elle a quelque chose de nouveau.

Elle établit même des enchères entre eux quand le sujet en vaut la peine.

110 Mon ami se tut. Un dégoût profond me soulevait le cœur, et une colère tumultueuse, un regret de n'avoir pas étranglé cette brute quand je l'avais sous la main.

Je demandai : « Qui donc est le père ? »

Il répondit : « On ne sait pas. Il ou ils ont une certaine pudeur. Il ou ils se cachent. Peut-être partagent-ils les bénéfices. »

115 Je ne songeais plus à cette lointaine aventure, quand j'aperçus, l'autre jour, sur une plage à la mode, une femme élégante, charmante, coquette, aimée, entourée d'hommes qui la respectent.

J'allais sur la grève, au bras d'un ami, le médecin de la station. Dix minutes plus tard, j'aperçus une bonne qui gardait trois enfants roulés dans le sable.

Une paire de petites béquilles gisait à terre et m'émut. Je m'aperçus alors que ces trois petits êtres étaient difformes, bossus et crochus, hideux.

120 Le docteur me dit : « Ce sont les produits de la charmante femme que tu viens de rencontrer. »

Une pitié profonde pour elle et pour eux m'entra dans l'âme. Je m'écriai : « Oh la pauvre mère ! Comment peut-elle encore rire ! » Mon ami reprit :

125 « Ne la plains pas, mon cher. Ce sont les pauvres petits qu'il faut plaindre. Voilà les résultats des tailles restées fines jusqu'au dernier jour. Ces monstres-là sont fabriqués au corset. Elle sait bien qu'elle risque sa vie à ce jeu-là. Que lui importe, pourvu qu'elle soit belle, et aimée ! »

Et je me rappelai l'autre, la campagnarde, la Diable, qui les vendait, ses phénomènes.

GUY DE MAUPASSANT *CONFESSIONS D'UNE FEMME*

Mon ami, vous m'avez demandé de vous raconter les souvenirs les plus vifs de mon existence. Je suis très vieille, sans parents, sans enfants ; je me trouve donc libre de me confesser à vous. Promettez-moi seulement de ne jamais dévoiler mon nom.

J'ai été beaucoup aimée, vous le savez ; j'ai souvent aimé moi-même. J'étais fort belle ; je puis le dire aujourd'hui qu'il n'en reste rien. L'amour était pour moi la vie de l'âme, comme l'air est la vie du corps. J'eusse préféré mourir plutôt que d'exister sans tendresse, sans une pensée toujours attachée à moi. Les femmes souvent prétendent n'aimer qu'une fois de toute la puissance du cœur ; il m'est souvent arrivé de chérir si violemment que je croyais impossible la fin de mes transports. Ils s'éteignaient pourtant toujours d'une façon naturelle, comme un feu où le bois manque.

Je vous dirai aujourd'hui la première de mes aventures, dont je fus bien innocente, mais qui détermina les autres.

L'horrible vengeance de cet affreux pharmacien du Pecq m'a rappelé le drame épouvantable auquel j'assistai bien malgré moi.

J'étais mariée depuis un an, avec un homme riche, le comte Hervé de Ker..., un Breton de vieille race, que je n'aimais point, bien entendu. L'amour, le vrai a besoin, je le crois du moins, de liberté et d'obstacle, en même temps. L'amour imposé, sanctionné par la loi, béni par le prêtre, est-ce de l'amour ? Un baiser légal ne vaut jamais un baiser volé.

Mon mari était haut de taille, élégant et vraiment grand seigneur d'allures. Mais il manquait d'intelligence. Il parlait net, émettait des opinions qui coupaient comme des lames. On sentait son esprit plein de pensées toutes faites, mises en lui par ses père et mère qui les tenaient eux-mêmes de leurs ancêtres. Il n'hésitait jamais, donnait sur tout un avis immédiat et borné, sans embarras aucun et sans comprendre qu'il pût exister d'autres manières de voir. On sentait que cette tête-là était close, qu'il n'y circulait point d'idées, de ces idées qui renouvellent et assainissent un esprit comme le vent qui passe en une maison dont on ouvre portes et fenêtres.

Le château que nous habitions se trouvait en plein pays désert. C'était un grand bâtiment triste, encadré d'arbres énormes et dont les mousses faisaient songer aux barbes blanches des vieillards. Le parc, une vraie forêt, était entouré d'un fossé profond qu'on appelle saut-de-loup ; et tout au bout, du côté de la lande, nous avions deux grands étangs pleins de roseaux et d'herbes flottantes. Entre les deux, au bord d'un ruisseau qui les unissait, mon mari avait fait construire une petite hutte pour tirer sur les canards sauvages.

Nous avions, outre nos domestiques ordinaires, un garde, sorte de brute dévouée à mon mari jusqu'à la mort, et une fille de chambre, presque une amie, attachée à moi éperdument. Je l'avais ramenée d'Espagne cinq ans auparavant. C'était une enfant abandonnée. On l'aurait prise pour une bohémienne avec son teint noir, ses yeux sombres,

ses cheveux profonds comme un bois et toujours hérissés autour du front. Elle avait alors seize ans, mais elle en paraissait vingt.

40 L'automne commençait. On chassait beaucoup, tantôt chez les voisins, tantôt chez nous ; et je remarquai un jeune homme, le baron de C..., dont les visites au château devenaient singulièrement fréquentes. Puis il cessa de venir, je n'y pensai plus ; mais je m'aperçus que mon mari changeait d'allures à mon égard.

45 Il semblait taciturne, préoccupé, ne m'embrassait point ; et malgré qu'il n'entrât guère en ma chambre que j'avais exigée séparée de la sienne afin de vivre un peu seule, j'entendais souvent, la nuit, un pas furtif qui venait jusqu'à ma porte et s'éloignait après quelques minutes.

Comme ma fenêtre était au rez-de-chaussée, je crus souvent aussi entendre rôder dans l'ombre, autour du château. Je le dis à mon mari, qui me regarda fixement pendant quelques secondes, puis répondit : « Ce n'est rien, c'est le garde. »

50 Or, un soir, comme nous achevions de dîner, Hervé, qui paraissait fort gai par extraordinaire, d'une gaieté sournoise, me demanda : « Cela vous plairait-il de passer trois heures à l'affût pour tuer un renard qui vient chaque soir manger mes poules ? »

Je fus surprise : j'hésitais ; mais comme il me considérait, avec une obstination singulière, je finis par répondre : « Mais certainement, mon ami. »

55 Il faut vous dire que je chassais comme un homme le loup et le sanglier. Il était donc tout naturel de me proposer cet affût.

Mais mon mari tout à coup eut l'air étrangement nerveux ; et pendant toute la soirée il s'agita, se levant et se rasseyant fiévreusement.

Vers dix heures il me dit soudain :

60 « Êtes-vous prête ? » Je me levai. Et, comme il m'apportait lui-même mon fusil, je demandai : « Faut-il charger à balles ou à chevrotines ? » Il demeura surpris, puis reprit : « Oh ! à chevrotines seulement, ça suffira, soyez-en sûre. » Puis, après quelques secondes, il ajouta d'un ton singulier : « Vous pouvez vous vanter d'avoir un fameux sang-froid ! » Je me mis à rire : « Moi ? pourquoi donc ? du sang-froid pour aller tuer un renard ? Mais à quoi
65 songez-vous, mon ami ? »

70 Et nous voilà partis, sans bruit, à travers le parc. Toute la maison dormait. La pleine lune semblait teindre en jaune le vieux bâtiment sombre dont le toit d'ardoises luisait. Les deux tourelles qui le flanquaient portaient sur leur faîte deux plaques de lumière, et aucun bruit ne troublait le silence de cette nuit claire et triste, douce et pesante, qui semblait morte. Pas un frisson d'air, pas un cri de crapaud, pas un gémissement de chouette ; un engourdissement lugubre s'était appesanti sur tout.

Lorsque nous fûmes sous les arbres du parc, une fraîcheur me saisit, et une odeur de feuilles tombées. Mon mari ne disait rien, mais il écoutait, il épiait, il semblait flairer dans l'ombre, possédé des pieds à la tête par la passion de la chasse.

75 Nous atteignîmes bientôt le bord des étangs.

Leur chevelure de joncs restait immobile, aucun souffle ne la caressait ; mais des mouvements à peine sensibles couraient dans l'eau. Parfois un point remuait à la surface, et de là partaient des cercles légers, pareils à des rides lumineuses, qui s'agrandissaient sans fin.

80 Quand nous atteignîmes la hutte où nous devions nous embusquer, mon mari me fit passer la première, puis il arma lentement son fusil, et le claquement sec des batteries me produisit un effet étrange. Il me sentit frémir et demanda : « Est-ce que, par hasard, cette épreuve vous suffirait ? Alors partez. » Je répondis, fort surprise : « Pas du tout, je ne suis point venue pour m'en retourner. Êtes-vous drôle, ce soir ? » Il murmura : « Comme vous
85 voudrez. » Et nous demeurâmes immobiles.

Au bout d'une demi-heure environ, comme rien ne troublait la lourde et claire tranquillité de cette nuit d'automne, je dis, tout bas : « Êtes-vous bien sûr qu'il passe ici ? »

Hervé eut une secousse comme si je l'avais mordu, et, la bouche dans mon oreille : « J'en suis sûr, entendez-vous ? » Et le silence recommença.

90 Je crois que je commençais à m'assoupir quand mon mari me serra le bras ; et sa voix sifflante, changée, prononça : « Le voyez-vous, là-bas, sous les arbres ? » J'avais beau regarder, je ne distinguais rien. Et lentement Hervé épaula, tout en me fixant dans les yeux. Je me tenais prête moi-même à tirer, et soudain voilà qu'à trente pas devant nous un homme apparut en pleine lumière, qui s'en venait à pas rapides, le corps penché, comme s'il
95 eût fui.

Je fus tellement stupéfaite que je jetai un cri violent ; mais avant que j'eusse pu me retourner, une flamme passa devant mes yeux, une détonation m'étourdit, et je vis l'homme rouler sur le sol comme un loup qui reçoit une balle.

100 Je pouvais des clameurs aiguës, épouvantée, prise de folie ; alors une main furieuse, celle d'Hervé, me saisit à la gorge. Je fus terrassée, puis enlevée dans ses bras robustes. Il courut, me tenant en l'air, vers le corps étendu sur l'herbe, et il me jeta dessus, violemment, comme s'il eût voulu me briser la tête.

Je me sentis perdue ; il allait me tuer ; et déjà il levait sur mon front son talon, quand à son tour il fut enlacé, renversé, sans que j'eusse compris encore ce qui se passait.

105 Je me dressai brusquement, et je vis, à genoux sur lui, Paquita, ma bonne, qui, cramponnée comme un chat furieux, crispée, éperdue, lui arrachait la barbe, les moustaches et la peau du visage.

Puis, comme saisie brusquement d'une autre idée, elle se releva, et, se jetant sur le cadavre, elle l'enlaça à pleins bras, le baisant sur les yeux, sur la bouche, ouvrant de ses
110 lèvres les lèvres mortes, y cherchant un souffle, et la profonde caresse des amants.

Mon mari, relevé, regardait. Il comprit, et tombant à mes pieds : « Oh ! pardon, ma chérie, je t'ai soupçonnée et j'ai tué l'amant de cette fille ; c'est mon garde qui m'a trompé. »

Moi, je regardais les étranges baisers de ce mort et de cette vivante ; et ses sanglots, à elle, et ses sursauts d'amour désespéré.

115 Et de ce moment, je compris que je serais infidèle à mon mari.

Horodatéur	Avez-vous lu tous les text	Quels textes vous ont paru difficiles à comprendre	Quel(s) texte(s) auriez-vous envie d'adapter en vidéo sous la forme d'un travail de groupe ?
11/25/2015 13:28:05	oui	Extrait du Spleen de Paris de C. Baudelaire (1869)	Confession d'une femme
11/25/2015 17:26:07	oui	Extrait du Spleen de Paris de C. Baudelaire (1869)	La mère aux monstres
11/25/2015 17:26:37	oui	Extrait du Spleen de Paris de C. Baudelaire (1869)	La mère aux monstres
11/25/2015 18:03:50	oui	Confession d'une femme	La mère aux monstres
11/25/2015 18:13:29	oui	Extrait du Spleen de Paris de C. Baudelaire (1869)	La mère aux monstres
11/25/2015 18:22:42	oui	Extrait du Journal d'une femme de chambre d'Octav	Confession d'une femme
11/26/2015 17:51:26	oui	La mère aux monstres	Confession d'une femme
11/26/2015 19:30:33	oui	Extrait du Spleen de Paris de C. Baudelaire (1869)	Confession d'une femme
11/26/2015 19:31:02	oui	Extrait du Spleen de Paris de C. Baudelaire (1869)	Confession d'une femme
11/26/2015 20:40:22	oui	Extrait du Spleen de Paris de C. Baudelaire (1869)	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)
11/26/2015 20:50:12	oui		Confession d'une femme
11/26/2015 21:37:06	oui	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)	Extrait du Journal d'une femme de chambre d'Octave Mirbeau (1900)
11/26/2015 23:01:38	oui	Extrait du Journal d'une femme de chambre d'Octav	Confession d'une femme
11/30/2015 18:39:46	oui	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)	La mère aux monstres
12/1/2015 16:49:20	oui	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)	La mère aux monstres
12/1/2015 16:50:04	oui	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)	La mère aux monstres
12/2/2015 15:13:34	oui	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)	La mère aux monstres
12/2/2015 15:33:39	oui	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)	La mère aux monstres
12/2/2015 15:56:40	oui	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)	La mère aux monstres
12/3/2015 19:15:44	oui	Extrait du Spleen de Paris de C. Baudelaire (1869)	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)
12/3/2015 20:06:09	oui	Extrait du Spleen de Paris de C. Baudelaire (1869)	La mère aux monstres
12/3/2015 21:02:05	oui	Extrait du Spleen de Paris de C. Baudelaire (1869)	Confession d'une femme
12/3/2015 21:48:23	oui	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)	Confession d'une femme
12/3/2015 22:32:52	oui	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)	Extrait du Journal d'une femme de chambre d'Octave Mirbeau (1900)
12/8/2015 10:37:55	oui	Extraits de Choses vues de V. Hugo (1887-1900)	La mère aux monstres

Le document est le compte-rendu des observations effectuées en classe de manière collective.

Les notes ont été prises au cours des séances par un(e) élève sur l'ordinateur présent dans la classe, elles étaient visibles de tous grâce au vidéoprojecteur. Chaque élève a lui-même pu prendre garde une trace personnelle des échanges en s'appuyant sur ce qui était projeté et retrouver les notes sur l'espace numérique de stockage (Google drive).

Groupe A				
Textes	Difficultés pour l'adaptation	Thèmes du récit	Arguments en faveur du choix pour l'adaptation	Groupes
<i>La mère aux monstres</i> de G. de Maupassant	Représentation des enfants monstrueux	Maltraitance des enfants, handicap, monstruosité, cupidité, misère sociale, égoïsme, gout de l'apparence et du rang social	côté historique, (caractère extraordinaire), traits réalistes, fascinant	Etienne, Camille G, Gatien, Sandy, Jordan, Donovan, Maxence,
<i>Confession d'une femme</i> de G. de Maupassant	Le crime : comment rendre la scène crédible	Mariage, relations conjugales, adultères, jalousie, crime, justice, in justice	Tragique, relation homme\ femme, réaliste, une nouvelle qui montre ce qui est mal	Andréa, Chloé, Marjorie, Joséphine, Emma, Camille C ; Céline

Groupe B				
Textes	Difficultés pour l'adaptation	Thème du récit	Arguments en faveur du choix pour l'adaptation	Groupes
<i>La mère aux monstres</i> de G. de Maupassant	Une histoire qui se déroule au XIXe siècle	Différences entre les classes sociales, la misère, l'utilisation des enfants, voyeurisme/curiosité malsaine des deux personnages masculins	Histoire presque fantastique, effrayante, fait penser au comportement de certaines personnes à notre époque contemporaine (internet), dénonce des injustices	Giusy, Célien, Léo, Margot, Léna, Kassandra
<i>La mère aux monstres</i> de G. de Maupassant				Morgane, Kevin, Valentin, Héléne, Laura, Léa, Manon